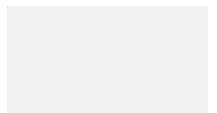


Daniel Pagenel

*Un flic en flag dans une flaque  
de fric*

EDILIVRE





*« Ce matin, à 11 heures et 21 minutes, M. Fabre Paul, un homme âgé de soixante-deux ans, s'est apparemment jeté du TER Nice-Marseille, ayant trouvé la mort à la hauteur d'Aubagne.*

*Cet homme sans histoire n'était pas connu des services de police. Un témoin du drame est actuellement entendu dans les locaux de... »*

Marcel referme *Le Petit Provençal illustré*, le jette négligemment sur la banquette arrière de sa 404 diesel qui lui sert de gagne-pain automobile, et décide de se rendre spontanément au commissariat le plus proche de sa voiture. Il démarre en trombe (pour autant que son véhicule usagé le lui permette), inonde son dernier client qui vient à peine de s'extraire de l'habitacle (un octogénaire rhumatismieux qui a pris le taxi à cause de l'orage), klaxonne un piéton qui traversait sur le passage protégé en toute hâte (toujours à cause de l'orage), et remonte la rue Pétain en sens interdit pour gagner du temps, car l'affaire est urgente.

Il descend le boulevard Pierre-Laval (martyr de la Résistance) par la voie des bus, toujours à cause du temps, grille enfin le dernier feu rouge avant le commissariat,

stoppe son taxi à vingt centimètres du planton qui gueule : « Hohou ! », éteint sa radio qui braillait « Satisfaction » et ouvre la portière. Il stationne devant le panneau « Interdit de stationner. Sortie de véhicules lents ».

« Je voudrais voir le commissaire, c'est urgent. »

Le planton, encore plus hébété que d'ordinaire par l'arrêt brutal du véhicule devant ses pieds transis de froid et trempés d'eau boueuse, sourit benoîtement à l'homme pressé d'en finir avec les courbettes de rigueur quand on s'adresse à un représentant de l'ordre public.

« C'est pour quoi, heu heu heu... ? »

Le représentant de l'ordre public est plutôt débonnaire de nature et abasourdi par la promptitude du chauffeur, pour ne pas dire sa diligence. Il a l'œil glauque des fins de banquet, le regard posé sur rien. Son ventre le précède. Il est noir de peau et bleu de képi.

« Je dois voir absolument le commissaire, mon général, c'est au sujet de l'affaire que vous savez... C'est très important, je suis déjà en retard, à cause des embouteillages, de nos jours plus personne ne respecte la loi... Soyez sympathique, monsieur le ministre de l'Intérieur, laissez-moi passer, il en va de la mort de quelqu'un ; je sais des choses graves qui peuvent modifier le cours de cette affaire de façon irréversible ; je vous en conjure, laissez-moi pénétrer dans l'antre de la loi, dans le sanctuaire de la répress... enfin de la réparation des torts faits aux pauvres et aux orphelins, aux veuves et aux opprimés. Allez, soyez brave, con, soyez pas chien policier, allez, donnez-moi votre autorisation... »

Marcel n'attend pas le blanc-seing du Noir malade (une intuition lui fait croire qu'on ne met pas un cerbère bonnasson à la porte des enfers de l'État de droit, il est

forcément affaibli) et se précipite dans le corridor enfumé de l'hôtel de police, qui sent le cannabis froid et le parfum Prisu, style Brut de Faberger, pour nous, les hommes, les vraies brutes de la jungle...

Marcel se dirige vers la première banque où se dissimulent les membres inférieurs de la femme-tronc couleur marine.

En fait de femme, on dirait plutôt un saucisson en plastique. Un Justin Bridou fagoté dans de la Cellophane détremée, avec un capuchon noir sur le dessus pour masquer la ficelle. Elle n'a manifestement pas l'intention de perdre le temps du maintien de l'ordre en gaudrioles gauloises. Elle fait ce qu'on appelle communément « la gueule ».

Derrière elle, s'agite une dinde gavée de frais qui gesticule en postillonnant dans un rire hystérique d'adolescente boursoufflée au chichon sec, en bleu, elle aussi.

Marcel les surprend en plein débat alors que la vache qui rit vient d'éructer quelque chose comme : « Le string à Dédé, t'aurais vu, putain ! »

« C'est pour quoi ? grogne la juste sèche.

– C'est pour une déposition, enfin, je crois qu'on dit une déposition ; j'ai vu ça à la télé, chez les fl... gendarmes, enfin, les policiers, on dit toujours : "C'est pour une déposition." Bref, je voudrais voir le commissaire en chef pour faire ma déposition, voyez, c'est important, je... »

La laitière remue du pis en gloussant complaisamment dans le dos de sa copine de travail. Elle semble ainsi signifier au boudin bleu que son client impromptu est à classer au dossier des « chiants ». L'autre acquiesce dans un soupir de pneu qu'on vient de crever.

« Allez vous asseoir là-bas et attendez votre tour, faut prendre un ticket, comme à la sécu, on vous appellera par le numéro qui est dessus.

– Merci beaucoup, capitaine, c’est que je mets pas souvent les pieds chez les keu... enfin, dans un commissariat. Je savais même pas qu’il y avait des femmes, chez les poul... chez la gendarmerie nationale. D’habitude, c’est toujours des gros moustachus un peu prétentieux qui ont un regard de porc qu’on menace d’égorger, enfin, pardon, je vois que vous avez du travail et je suis juste passé vite fait pour... »

Un silence éloquent de la charcutaille à capote renvoie Marcel dans les ultimes retranchements d’une chaise épuisée en cessation progressive d’activité.

C’est très instructif, un commissariat. Même un petit, même un de quartier. Marcel ne sait pas lire. Il a donc aiguisé son sens de l’ouïe à l’extrême.

Dans son taxi, il se dirige à l’instinct. Son GPS, c’est son flair. Ici, il a tout le loisir d’entendre les moindres bruits de fond.

Et c’est justement pas ça qui manque, les bruits de fond.

Du bureau d’à côté, on peut entendre des bribes de conversation entre deux « interrogeants » et un interrogé.

« La tronçonneuse, tu l’as planquée où, bordel ? Après l’avoir étranglée, ou avant ?

– Avant quoi ?

– Me prends pas pour un con, Dédé, tu l’as découpée avant de l’étrangler, ou après ?

– Avant (rire), après c’était un steak Super U. Tu peux pas étrangler un steak Super U, haché, j’veux dire, ha ha

ha... ! »

Un grassouillet en civil fait irruption dans le commissariat. Il jubile d'impatience, comme un enfant de la DASS qui vient d'apprendre qu'il a un oncle par alliance en Australie.

« Chef ! Chef !

– Quoi, encore ? Tu vois bien qu'on cuisine...

– Chef, on a un gros orteil !

– C'est pas trop tôt ! Vous foutez quoi, au square Staline ? À Noël on l'aura jamais reconstitué, ce cadavre... C'est un vrai puzzle, c'est mon fiston qui serait content, il adore les maquettes... Bon, et il dit quoi, ton orteil ?

– D'après le légiste, c'est celui d'un bébé de six mois... On va faire un test ADN, pour voir si la mère en sait plus que nous. On l'a trouvé rue Landru, ça fait une trotte depuis le square. Le type a dû marcher au moins une heure avec un sac Carrefour sanguinolent à la main (puisqu'on a retrouvé le sac grâce au chien) ; encore une chance qu'il ait du flair, ce brave Péo... Bref, en plein jour, ça devrait se voir, quand même...

– De nos jours, les gens sont indifférents... Aucune humanité, rien. »

Ça vient de Dédé, qui s'impatiente de regagner sa cellule : c'est l'heure de la belote.

« Bon, si je résume, on a un pied complet, un crâne défoncé et des côtes fracturées. C'est déjà ça. Mais si on veut que la mère soit formelle, il faut le reste... »

Un lourdingue à fessier mou sort tranquillement du bureau d'en face. Il est placide et attend stoïquement l'heure de la pause-café.

« Aline, t'as pas vu le BBR ? (Il s'adresse au corps gras de l'entrée.)

– Inutilisable ! Regarde le travail de Raymond... »

Elle soulève précautionneusement un morceau de papier mou et dégoulinant d'un épais liquide rouge, qui lui donne une forme de pièce de viande d'abattoir. Ça ressemble de très loin à un annulaire.

« Ah, le con ! Il y est allé franco, Raymond ! Même Franco, l'Espagnol, il y serait allé plus mollo ! C'est con, j'en avais besoin pour mon interrogatoire, moi ! »

Jusqu'à présent, Marcel savait qu'un BBR désigne grosso modo un Français blanc de pure souche, comme on en voit au front du nord-est. Le sigle BBR est une sorte de code qui veut dire : Bleu, Blanc, Rouge. Mais, là, Marcel ne comprend pas. Quand l'autre ahuri disparaît dépité dans la pièce d'où suintent des gémissements d'adolescent qui implore sa mère, il se risque à demander des explications à l'andouillette bleu fluo :

« Pardon, madame le capitaine, c'est quoi que vous appelez le "BBR" ? Parce que pour moi, c'est... »

– C'est ça, interrompt la harpie en désignant, dédaigneuse, le volume sanguinolent. C'est le bottin des Bouches-du-Rhône. On s'en sert pas pour téléphoner, on a Internet, mais c'est pratique pour les interrogatoires. Pas de traces sur la tronche du malfrat, donc pas de plainte pour bavure... C'est vrai que Raymond, il me l'a bousillé, réagit-elle tout à coup ; va falloir en demander un autre à La Poste. Le Var, c'est trop petit. TROP mou... »

C'est alors que fait irruption dans le bureau une bande de quatre Maghrébins menottés aux visages tuméfiés, solidement maintenus par dix policiers qui ont l'air de catcheurs poids lourds.

« Viol à l'arrachée ! s'esclaffe l'un d'entre eux. Ils ont encore violée Tatiana. Ça fait six fois cette semaine, elle

commence à nous gonfler à force ! Allez, entrez, vous... quatre. On lui a dit de pas sortir après dix heures ! »

Marcel regarde sa montre : il est dix heures trente du matin.

« Excusez-moi, madame la policière, mais... c'est quoi, un viol à l'arrachée ?

– C'est un jeu de mots entre nous... Cette fille-là, elle s'appelle Tatiana Talsida, un truc comme ça... Elle est d'un pays à l'est de chez l'est... Bon, quoi, elle était sans papiers quand on l'a coffrée la première fois. Elle a dit qu'elle était déracinée, comme "arrachée" à son pays... Enfin, un truc bidon d'intello. Il paraît qu'elle est sociologue, dans son pays... Alors, chaque fois que la bande à Momo se la fait, on dit "viol à l'arrachée" ; ça fait rire... Hé, Momo ! Momo ! »

Elle s'adresse au chef de meute comme à un cousin proche.

« Quoi, Zébby, qu'est-ce tu veux, la keuf ?

– Quand tu sors, dans dix minutes, tu peux passer chez ton oncle ? Il faut trois kébabs sauce blanche et deux frites, merci. »

« Bon, et le cric ? (Ça vient d'un autre bureau, vers le fond.) Tu l'as balancé dans le port avec ta copine, le cric ? Tu nous dis que tu l'as assommée avec ton cric, parce que tu étais "véner" parce que ta caisse était en panne...

– Le delco...

– Ne m'en parle pas... C'est quoi, comme caisse ?

– Une BM, c'est un gitan qui me l'a échangée contre un kilo de coke. Mais elle déconne tout le temps... Remarque, elle était coupée au plâtre, la coke, mais bon...

– Ne m'en parle pas. Ces putains de bagnoles... Moi,

j'ai une Mercedes, un coupé aussi, cabriolet break, ben, chaque fois qu'il pleut tu peux dire... Mais bon, pourquoi t'as balancé le cric après lui avoir fracassé le crâne, à ta meuf ? C'est cher, un cric, et puis il pouvait resservir... »

Un tas de viande rouge mollissant s'extrait péniblement de derrière une porte étroite, que Marcel n'avait pas vue à cause de deux clochards musulmans ivres morts qui obstruaient le passage en maugréant des insanités à propos des autorités sanitaires. L'un d'eux balbutiait entre deux flatulences que le SAMU social faisait mal son boulot :

« Zami, c'est amitié ! hurlait-il. Et social, c'est tout le monde ! Le zami social, c'est le zami de tout le monde ! Et il nous met chez les flics... Zébbi ! »

Le tas s'ébroue et s'approche de Marcel.

« Bonjour, commissaire adjoint Dominique Patulacci, ça s'écrit pas comme ça se prononce. On écrit un "u" et deux "c", mais on prononce "Patoulatchi" ; je suis corse...

– Ah ?

– Passez dans mon bureau, j'avais une affaire à régler d'urgence, rien de bien original, la routine... »

Il lève puis incline la tête ; une ombre escortée de deux molosses sort de la pièce.

« Au revoir, monsieur le député maire, et encore tous mes respects. Pour votre... affaire, tout est arrangé, veuillez nous excuser, monsieur le député maire, mes respects... »

L'autre ne répond pas, ne se retourne pas ; le Bridou a un premier et unique geste empreint de servile délicatesse lorsqu'elle referme la porte sans bruit.

Marcel pense, sans savoir le formuler, qu'il s'inquiète lorsqu'il se regarde, mais qu'il se rassure lorsqu'il se

compare...

« Entrez, on a eu une matinée calme... On arrête à onze heures d'habitude, mais si vous dites que vous avez quelque chose à déclarer d'important... On fera une entorse au règlement, un Pastis ?

– Je conduis, mais volontiers.

– Je dois vous faire décliner votre identité : nom, prénom, âge, domicile, profession, nationalité, situation de famille, antécédents judiciaires, enfin, ne croyez pas qu'on est là pour vous “fliquer”, comme on dit, c'est juste la routine, pas vrai, Ange ? »

Ange, c'est une minuscule chose bleu marine, tapie derrière un écran aussi plat qu'un discours de Jacques Chirac. Il est si résiduel que Marcel ne s'est pas aperçu de sa présence fantomatique. C'est lui qui consigne les faits.

Marcel décline.

« Bien, bien, alors comme ça vous habitez boulevard Milosevic ?

– Ben, c'est moins cher que dans le centre ; avenue de la Collaboration, place Pinochet, c'est hors de prix...

– M'en parlez pas ! J'ai un pavillon vers le square Mère-Teresa, au bout de la rue Marc-Dutroux, vous voyez ? Ben, même avec la prime à l'interpellation j'ai du mal à boucler... les fins de mois. »

Il rit. Marcel acquiesce car il ne veut pas d'ennui avec les forces de l'ordre.

« Alors, cette déclaration ? Il lève son verre anisé : à la vôtre !

– Ben voilà... C'est au sujet de l'affaire du corps qu'on a retrouvé sous le TER...

– Le steak haché Super U ? Une vraie charpie... Heureusement qu'on fait des cartes d'identité costaudes,

parce que sinon, on aurait passé six mois à l'identifier...

– Ben, il s'est pas jeté tout seul... Je connais celui qui l'a poussé... J'ai tout vu...

– Au fait, vous avez le ticket ? Celui qu'on vous a donné à l'entrée, c'est important pour les statistiques. Plus on a de plaintes, plus on a de primes... Évidemment, ça incite certains collègues à créer eux-mêmes des affrontements... Mais il faut bien vivre... Mais poursuivez, poursuivez. Vous en rebussez un autre ? Allez, pour la route...

– Ben, celui qui l'a poussé, c'est moi. »

## Chapitre qui suit son précédent...

Aline Sanfion a terminé son travail. Elle quitte le commissariat de la place Klaus-Barbie à dix-sept heures, comme d'habitude. Elle est de nouveau en civil, engoncée dans un manteau noir imperméable qu'elle a acheté en solde au Prisunic du boulevard Maurice-Papon. Il pleut. Il fait presque nuit. Elle vit à deux cents mètres de son gagne-pain, enfin, je devrais dire de son « gagne-n'importe-quoi-qui-s'ingurgite ». Elle est boulimique et le vit très mal. Pour elle commence le calvaire quotidien de son trajet alimentaire.

Première étape, la pâtisserie d'en face. Elle achète n'importe quoi de sucré, de salé, de mou... Au moment de sortir son porte-monnaie, elle est comme clouée au pilori du remords. Aline sait qu'elle paye pour assouvir une compulsion, un symptôme d'une pathologie complexe, une addiction. Elle est dans la situation du délinquant pris en flagrant plaisir. Ce qu'elle éprouve à un degré intense, ça s'appelle de la honte. Elle souffre et n'ose pas regarder la boulangère qui lui arbore un sourire commercial dont la largeur est proportionnelle au tarif qu'indique la machine à

payer. La boulangère ignore tout de ce que ressent Aline, mais l'autre est au bord de l'asphyxie, elle déborde de dégoût d'elle-même, elle veut s'en aller loin des regards qu'elle prend pour réprobateurs. Il y a des gens, dans certaines situations, qui ne souhaitent pas être vus. Ce que souhaite Aline, c'est n'être pas vue. Elle voudrait que les gens soient aveugles, ou être elle-même invisible ; elle et l'objet évident de son flagrant délit : un paquet rempli de salé, de sucré et de mou, à l'enseigne de la pâtisserie *Le Jardin des délices*, qu'elle arbore malgré elle comme un *sambenito* (ce sac jaune orné d'une croix verte que l'Inquisition espagnole faisait porter de force à tout ce qu'elle affublait d'hérésie).

Car c'est dans la même angoisse coupable qu'elle vit, Aline Sanfion. Elle subit un temps aux mentalités médiévales. Son problème est sans issue. Personne, du peu d'entourage qu'elle a, est à même de comprendre à quel stade d'auto-négation elle en est. Dans son travail, tout le monde sait qu'elle dévore n'importe quoi de façon « anormale ». Tout le monde croit qu'elle le fait par plaisir, ou par vice ; ce qui, pour un ahuri basique, revient à peu près au même. Personne ne lui trouve des raisons défendables et tout le monde se moque d'elle à cause de son poids. « Elle bouffe, elle assume ! », avait dit un soir son collègue Raymond pour que tout le monde l'entende, elle y compris... C'était le jour où le commissariat fêtait l'arrestation d'un militant de la Confédération paysanne qui arrachait des pétunias transgéniques dans le jardin public Franco.

Cette orgie de victuailles étalées était pour Aline une île au trésor improbable, l'enfer de toutes les tentations et le paradis de toutes les voluptés. Elle avait cédé, se croyant

en confiance, au milieu de gens qu'elle côtoyait tous les jours et qui l'appelaient par son prénom. Au troisième feuilleté aux lardons, la marque éternelle de la damnation s'était gravée sur elle. Elle était devenue le paria de la brigade, le métèque du dépôt, le gouffre du budget de l'État. Désormais, plus personne ne la raccompagnerait en voiture, à cause de la surcharge pondérale occasionnée par le transport d'un passager suspecté de boulimie récidivée. Elle n'aurait plus d'ami pour l'inviter à boire un café, au risque de se compromettre avec une femme qui vit dans le péché capital de gloutonnerie. C'est pour ça qu'Aline Sanfion n'est pas heureuse ; elle sait que sa façon d'être au monde est aussi insupportable pour elle que pour les autres. Mais elle n'y peut rien, du moins pour l'instant.

Après la pâtisserie, elle entre subrepticement dans la charcuterie attenante. Elle s'apprête à commettre son deuxième forfait furtif.

Là aussi, c'est la panique qui lui dicte de commander n'importe quoi de comestible. Elle achète de la chair morte avec la peur au ventre. Il lui semble que si elle avouait à la chose rougeaude qui la sert que « c'est pour ce soir », l'honnête commerçant appellerait illico les collègues de la brigade des mœurs. Elle paie comme un voleur et sort comme un tueur.

Avant d'atteindre la porte de son studio, il lui reste cent mètres à parcourir. Elle le fait d'un pas de marathonnienne épuisée, prenant soin de (mal) cacher les objets de ses forfaits dans un sac en plastique pour n'éveiller aucun soupçon d'un voisinage aux aguets et tout à fait au courant du contenu coutumier du sac.

Elle tourne le verrou, monte péniblement les cinq étages à pied, car les rencontres dans l'ascenseur vous